

mouvement qui fait virer de bord le canot. Quelques instants après il touchait le rivage.

— Tout le monde à terre ! dit Napoléon.

Les grenadiers s'élancèrent ; l'empereur sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

— La terre ! la terre ! répétait-il, elle ne manque jamais aux pieds des soldats ! elle ne se gonfle ni ne s'entr'ouvre ; elle est docile ; elle aura toujours pour nous un champ de bataille, et pour nous la victoire !

En disant ces mots, il s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents ; Napoléon était sans chapeau : une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au-dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonnières naufragées ; et, le lendemain avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de deux cents cadavres. Ce fut une journée de deuil pour le camp et les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si, parmi les corps des naufragés, il ne se trouvait pas un parent ou un ami. Dans la journée, Napoléon vint s'asseoir sur un morceau de rocher au bord de la mer. Il regardait d'un œil morne les débris de toutes sortes que les vagues amoncelaient devant lui, lorsque tout à coup, allongant le bras comme pour désigner quelque chose, il se retourna du côté de ses aides de camp, restés debout à quelques pas en arrière, et dit à l'un d'eux :

— Sympy, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau ; serait-ce une tête d'homme ?

L'aide de camp s'approcha du rivage et regarda avec attention :

— Sir, dit-il un moment après, je ne puis distinguer parfaitement ; cependant cela m'a tout l'air d'être une giberne de soldat.

— Impossible, dit l'empereur ; elle n'aurait pu surnager aussi longtemps, eût-elle été vide.

Au même instant une vague vint s'étaler en nappe sur le rivage ; en se retirant elle laissa sur le sable, et presque aux pieds de Napoléon, l'objet informe qu'il cherchait à reconnaître. Il se leva aussitôt, et se baissant pour l'examiner de plus près :

— Ah ! ah ! dit-il avec surprise, je croyais pourtant bien ne plus le revoir !...

C'était son vieux chapeau. On peut juger dans quel état Napoléon le souleva du bout des doigts, car il ressemblait à une éponge ruisselante. Après l'avoir secoué légèrement, il l'emporta à sa baraque en le tenant à la main.

Cependant, soldats et matelots brûlaient d'impatience de s'embarquer pour l'Angleterre. Un matin, quoique la mer fût un peu houleuse, mais le vent bon et le ciel serein, aucune voile ennemie n'ayant été signalée pendant la nuit, tout sembla favorable pour tenter la descente. Napoléon donna des ordres : les signaux partent du sémaphore, et les deux camps retentissent de ses cris : « On va s'embarquer ! » Et, tandis que le rappel bat dans chaque direction et que les voiles sont hissées sur tous les bâtiments de la flottille, l'armée se dirige par divisions sur le port, aux cris mille fois répétés de vive l'empereur !

Napoléon, monté dans une petite barque, accompagné seulement de quelques rameurs et de quelques officiers généraux de la marine, va et vient sans cesse d'une extrémité à l'autre du port ; il surveille tout, et l'embarquement des troupes s'opère dans un ordre parfait. Cette opération, commencée à sept heures du matin, est terminée à cinq heures de l'après-midi, en moins de dix heures, cent vingt-sept mille soldats, chevaux et bagage, sont embarqués. Les troupes, sur leurs bateaux plats et sur leurs chaloupes, sont debout, la tête découverte, et n'attendant plus que le signal qui va leur permettre de s'élancer sur une terre ennemie. L'empereur, lui aussi, est debout dans sa péniche, et semble passer son armée en revue une dernière fois. Tout à coup on voit un canot partir du rivage et se diriger, à force de rames, vers celui de Napoléon. Un officier est dans cette embarcation ; il agit en l'air un papier, c'est une dépêche : elle est remise à l'empereur, qui l'ouvre avec précipitation, jette avidement les yeux dessus, froisse le papier dans ses mains, revient au rivage, met pied à terre, et reprend, dans une agitation extrême, le chemin de sa baraque.

Un instant après, le sémaphore transmet l'ordre à la flotte de faire débarquer toutes les troupes qui sont à bord, et qui, avant minuit, sont de retour à Boulogne et dans les divers cantonnements qu'elles occupaient encore le matin. Quant à Napoléon, il s'est retiré de bonne heure et n'a demandé aucun de ses maréchaux. Cette mystérieuse dépêche arrivée de Bayonne lui apprenait que Villeneuve, au lieu de suivre les instructions qu'il lui avait fait donner précédemment par son ministre de la marine, était entré avec sa flotte dans le port de Cadix. Alors, pour Napoléon, s'évanouissaient comme un rêve ses grands projets contre l'Angleterre.

Le lendemain, à son grand lever, il parut sombre, et se dirigeant promptement vers son cabinet, il fit appeler Daru.

— Savez-vous où est Villeneuve ?

Tels sont les premiers mots que Napoléon adresse à l'administrateur général de l'armée.

— Non, sire, répond froidement celui-ci.

— Eh bien ! il est à Cadix. Quelle timidité ! vit-on jamais pareille ineptie ? Si je ne le connaissais, je croirais qu'il y a trahison....

Le cœur de Napoléon était plein d'amertume. Sa colère éclata d'abord en phrases courtes, en exclamations vives ; puis elle déborda. Les mots de Villeneuve, d'Angleterre, de Boulogne, de flotte, de postérité, jetés au hasard et sans suite, permirent à peine à Daru, stupéfait, de comprendre que l'entrée de l'amiral à Cadix et la crainte qu'il ne s'y fût laissé bloquer par l'amiral Collingwood étaient le sujet d'un si vif emportement. Enfin l'effusion ayant eu son cours, Napoléon éprouva ce soulagement qui vient de la lassitude même.

— Asseyez-vous là, dit-il à Daru, et écrivez.

Et Napoléon lui dicta ce qui suit :

M. Decrès, envoyez-moi, dans la journée de demain, un mémoire sur cette question : Dans la situation des choses, si l'amiral Villeneuve reste à Cadix, que faut-il faire ? Élevez-vous à la hauteur des circonstances et de la situation où se trouvent présentement la France et l'Angleterre. Surtout, ne m'envoyez plus de lettres comme celle que vous m'avez écrite avant-hier, les flagorneries ne signifient rien : je ne les aime